

SONNET

AU BORD DU LAC

Enorme pan d'azur tombé du firmament
Dans le large entonnoir d'un ravin romantique,
Le lac ceint d'un bandeau coquet et poétique.
Resplendit et chatoie ainsi qu'un diamant.

Les feux du couchant, qui baignent son urne
[antique,
Font flamboyer, là bas, un vaste embrasement
Où les grands sapins verts, au profil fantastique,
Lancent de chaque branche un étincellement.

De partout, des ajoncs, des rameaux et des
[vagues
Monte un concert charmant de chants et de
[bruits vagues.
D'enivrantes fraîcheurs tombent avec le soir.

Sentant l'ombre venir, le daim du lac s'ap-
[proche...
Et, dans les profondeurs du lointain déjà noir,
L'on distingue les sons étouffés d'une cloche.

W. CHAPMAN.

Juillet 1881.

SOUVENIRS D'AMERIQUE

La comtesse de Mirabeau a publié sous ce titre
des lettres écrites en 1840, par M. de Bacourt,
son oncle, alors ministre plénipotentiaire de
France à Washington.

New-York, 21 juin 1840.

La chose la plus curieuse de New-York
est la batterie ; c'est un ancien ouvrage de
fortification qui forme la pointe sud de la
presqu'île sur laquelle est située la ville.
Cette batterie est couverte aujourd'hui
d'un méchant amphithéâtre en planches
peintes dans lequel il paraît que l'on donne
quelquefois des représentations équestres
et autres, et qui, le reste du temps, forme
un café public. C'est du plus mauvais
goût, et cela gâte un emplacement curieux.
Du haut de la plateforme, on a une vue
étendue. Une des rives de la presqu'île
est baignée par la rivière du Nord ou de
l'Hudson, et l'autre, par ce qu'on appelle
la rivière de l'Est, mais qui est réellement
un bras de mer sortant du golfe de Long-
Island ; les deux rivières viennent mêler
leurs eaux devant la batterie, et forment
ensuite la rade de New-York, qui est par-
semée de jolies îles verdoyantes, au delà
desquelles on aperçoit les coteaux boisés
et habités de New-Jersey. Une quantité
innombrable de bâtiments de tous genres
couvre les deux quais ; celui de l'Hudson
est réservé aux bâtiments qui naviguent
sur les rivières dans l'intérieur des États-
Unis, et celui de l'Est reçoit les bâtiments
arrivant ou partant pour tous les points du
globe. Ces navires à voile, à vapeur, de
toutes formes, allant et venant dans tous
les sens, sont la beauté réelle de New-
York

En descendant de la batterie, on entre
dans un petit square dont les arbres sont
rongés par l'influence des vents de mer.
De ce square part la grande rue de New-
York, Broadway, qui court parallèlement
aux deux rivières, et à distance égale de
chacune d'elles, pendant trois milles ; des
rues transversales vont de Broadway aux
quais de chaque rivière ; et c'est ainsi
qu'est établie toute la ville qui s'étend
assez loin sous cette forme et s'agrandit
encore chaque jour. En 1731, cette grande
cité commerciale comptait huit mille âmes,
et maintenant elle en a près de trois cent
mille. Broadway est la rue principale ;
c'est là que sont toutes les boutiques, les
belles maisons et les établissements impor-
tants. Mais tout ceci donne l'idée d'une
ville sacrifiée aux affaires ; il n'y a pas un
monument, pas une maison bien bâtie qui
ne soit gâtée par quelque chose d'étroit et
de mauvais goût. Le mouvement est celui
d'une population qui n'a pas un instant à
perdre. A l'exception des nègres et né-
gresses, salement vêtus, on ne rencontre
que des gens, hommes ou femmes, conven-
ablement habillés. Les hommes sont de
la race anglaise forte et robuste, mais sans
grâce ; je n'ai pas encore aperçu ces beau-
tés américaines tant vantées.

* *

New-York, 26 juin 1840.

Je suis allée à la campagne de M. King,

située dans l'Etat de New-Jersey ; le parc,
assez étendu, est à la forme anglaise, mais
la pomme de terre remplace le gazon. L'A-
méricain repaît partout, même dans son
luxe. La maison, bâtie en belles pierres
grises, est un pavillon carré entouré d'une
galerie soutenue par des colonnes ; à la
suite de la maison, on pénètre dans des
serres à l'anglaise ; l'intérieur de la maison
est également à l'anglaise ; mais tous les
modèles venant de l'Angleterre sont
amoindris dans l'exécution. L'Amérique
et les Américains donnent l'idée d'une
Angleterre et d'Anglais de seconde et troi-
sième classe. La maîtresse de la maison est
fanée à quarante ans comme on l'est à
soixante en Europe ; Mme Duer sa fille,
grasse et fraîche, et miss Duer déjà étio-
lée à vingt ans ; elle passait, il y a dix-huit
mois, pour la beauté des États-Unis ; il
paraît que tel est le cas des Américaines,
très jolies de seize à dix huit ans, puis per-
dant leurs dents, leur teint, leur jeunesse ;
l'extrême variation du climat en est, dit-
on, la cause. Les hommes, maître de mai-
son et invités, sont aussi des Anglais *of
the second rate*, et cependant, ils passent,
en ce pays, pour des *refined gentlemen* ;
on voit qu'ils veulent être bien, mais que
ce n'est pas dans leur façon habituelle, et
que cette contrainte les gêne. J'ai vu là,
cependant, un vieillard de bonne façon
qui a beaucoup connu Lafayette. On a
fait de la musique passable et les dames
m'ont beaucoup parlé de Mme Malibran
qui a débuté à New-York, il y a fort long-
temps, mais dont on se souvient encore, et
des pousesses de la comtesse Merlin qui
a fait beaucoup de bruit ici en chantant
et sans chanter.

Après le dîner poivré et détestable, on
n'a conduit dans le jardin où, du haut
d'une terrasse, j'ai joui de la plus admi-
rable vue qui se puisse imaginer. A deux
cents au dessus de la rivière de l'Hudson,
on voit dans toute sa longueur la pres-
qu'île de New-York, et dans le lointain, la
rivière de l'Est et Long Island ; à gauche,
dix milles du cours de l'Hudson qui des-
cend majestueusement d'un pays bien
boisé, et à droite la baie de New-York
animée par des centaines de bâtiments !
Ce tableau était éclairé par un soleil éclat-
tant. Nous avons pris congé à dix heures
et en rentrant, nous avons traversé une
forêt de rhododendros en fleur ; des es-
pèces de mouches qu'on nomme *Lucioles*,
dont les ailes sont étincelantes, voltigeaient
sur les branches, le ciel, d'une pureté in-
connue en Europe s'est bientôt éclairé d'é-
toiles infiniment plus brillantes que dans
nos climats.

* *

Philadelphie, 27 juin 1840.

Tout Philadelphie était en mouvement
pour Fanny Ellsler qui dansait le soir.
J'ai été très satisfait de sa danse, mais ce
qui m'a au moins autant amusé, c'était de
voir une salle de spectacle comble à n'y
pouvoir respirer, et d'entendre des applau-
dissements furieux dont les applaudisse-
ments européens ne peuvent donner l'idée,
et cela à Philadelphie, la capitale des
Quakers, des quakers passionnés jusqu'à
la folie pour la danseuse Fanny Ellsler.

Il y avait beaucoup de très jolies femmes,
ou plutôt des jeunes filles vêtues aussi
uniformément que des sœurs. J'ai, le
lendemain, demandé à voir Mlle Ellsler
qui m'a fort obligeamment exprimé ses
regrets de n'avoir pas fait la traversée avec
moi. Ses succès aux États-Unis lui sont
très profitables. De près, elle est tout à
fait passée, et son sourire fréquent est
gâté par de mauvaises dents. Elle reste
encore à Philadelphie pendant une se-
maine, et donnera ensuite quatre représen-
tations à Washington où je la reverrai.

* *

Baltimore, 30 juin 1840.

J'ai reçu hier le comte de Menou, an-
cién secrétaire de la légation de France à
Washington, destitué sous la Restauration
pour n'avoir pas écrit une seule fois à son
gouvernement pendant dix-huit mois qu'il
était chargé des affaires aux États-Unis.
Il est réduit à la misère et s'occupe comme
il peut pour vivre. Je lui ai promis l'ap-

pui que tous mes prédécesseurs lui ont
prêté. Il a un esprit original, connaît bien
le pays, et m'a déjà fourni de bons rensei-
gnements.

Je suis allé ensuite chez l'archevêque,
qui est un bel homme de quarante ans à
peine ; ancien Sulpicien, il parle très bien
français et a les meilleures manières que
j'ai encore vues à aucun Américain. Il
s'est informé avec un vif intérêt de la fin
chrétienne de M. de Talleyrand à laquelle
il ne paraissait pas, d'abord, ajouter foi.
Nous avons parlé de M. de Forbin Janson
qui est depuis dix huit mois aux États-
Unis. J'ai profité de cette circonstance
pour prier l'archevêque d'engager M. de
Janson à modérer son langage sur la
France et son gouvernement actuel, car
j'ai su qu'à New-York et à la Nouvelle-
Orléans, il s'est exprimé *en chaire* de la
manière la plus violente contre nous, nous
accusant d'être athées *par ordre*. L'ar-
chevêque a très bien pris ce que je lui ai
dit, et m'a répondu : " M. de Janson est
un homme d'esprit, mais un peu ardent ;
il a tort de mêler la politique à ses ser-
mons ; c'est ce qu'il faut toujours éviter,
même dans ce pays où chacun a le droit
de dire ce qu'il pense. Pour moi, né en
Amérique et aussi bon républicain que
qui que ce soit, je ne vote pas aux élec-
tions, et ne cherche jamais à influencer
mes ouailles au sujet de leur vote ; il n'y
aurait que dans le cas où on voudrait at-
tenter à la liberté de mon culte que je
saurais réclamer mes droits de sujet Amé-
ricain. J'ai déjà engagé M. de Forbin-
Janson à se modérer, mais il ne peut pas
s'empêcher de s'écarter de son sujet ; je
crois qu'il prêche beaucoup trop ; ces
temps derniers, il est monté en chaire deux
cents fois en quatre mois ; quand il ne
trouve plus rien à dire de la religion, il se
rabat sur la politique, et il a d'autant plus
tort d'attaquer le roi des Français, que ce
souverain s'est toujours montré favorable
à la religion, et n'a fait, depuis qu'il règne,
que d'excellents choix d'évêques.

* *

Washington, 4 juillet 1840.

C'est aujourd'hui la grande fête natio-
nale de ce pays, le jour anniversaire de la
proclamation de l'indépendance ; il y a de
cela soixante-quatre ans. On le célèbre
dans toute l'Amérique si ce n'est avec une
pompe convenable, du moins avec un
bruit prodigieux ; on prétend même que
ce jour là New York pas sûr, ici, c'est
moins bruyant et sans danger. Je suis
allé chez le Président, dont la maison
qu'on appelle *Executive Mansion*, est un
joli palais de très bon goût, entouré d'un
jardin à l'anglaise et d'une grille ; les ap-
partements, dans de belles proportions,
sont décorés avec une élégante simplicité.
Le secrétaire d'Etat devait me présenter,
mais il était en retard, et peu de minutes
après mon arrivée, j'ai vu entrer M. Van
Buren, que j'ai eu quelque peine à recon-
naître tant il est engraisé. Il avait un
simple habit noir, un pantalon gris et des
bottes, cela m'a consolé de n'avoir pas
mon uniforme qui n'est point encore ar-
rivé. En lui remettant mes lettres de cré-
ance, je lui ai adressé mon *speech* en fran-
çais ; il m'a répondu en anglais, et la cé-
rémonie des discours accomplie, il m'a
donné *a hearty shake hands*, et, en me
conduisant vers un canapé, m'a dit qu'il
était charmé de me revoir après nos an-
ciennes relations en Angleterre. Il s'est
exprimé à merveille sur le roi et la France.

La réélection du président se fera dans
cinq mois ; on prétend que celle de M.
Van Buren serait une calamité pour le
pays, parce qu'il est le chef du parti ultra-
démocratique. Ce qu'il y a de plus sûr,
c'est que le pays est dans le plus déplo-
rable état sous le rapport financier. J'ou-
bliais de vous dire qu'on appelle ici M.
Van Buren " le Talleyrand américain " ;
il faut croire que cela le flatte beaucoup,
car en me parlant de notre cher prince, il
m'a répété au moins dix fois : *Wonderful
man !* M. Van Buren est généralement
reconnu pour fort habile, mais plutôt en
ce qui concerne sa position personnelle
que dans la direction des affaires du pays.

* *

Washington, 11 juillet 1840.

J'ai dîné hier chez le président ; on s'est
mis à table à sept heures et on en est sorti
à dix ; quelle corvée pour un être souf-
frant ! Comme le dîner était donné pour
moi, j'avais la place d'honneur, quoique
tout le corps diplomatique fut présent ;
c'est une politesse que l'on fait ici aux ar-
rivants. Quand on a annoncé le dîner, le
président m'a pris par le bras et m'a con-
duit dans la salle à manger, vaste pièce
bien ornée ; nous étions quarante, mais il
y a place pour cent-vingt. Le cou-
vert était élégant. Le cuisinier français
a raconté, ces jours derniers, à mon valet
de chambre, un fait curieux que voici :
Depuis quelques mois que l'élection du
président est la grande question, il se pré-
sente sans cesse chez lui des gens qui
viennent demander sans façon à déjeuner
ou à dîner, et qui menacent de voter
contre lui si on ne les satisfait pas. Le
cuisinier dit qu'il a toutes les peines du
monde à les contenter, et qu'ils renvoient
souvent ce qu'on leur sert en disant que
c'est mauvais. Aussi, mon valet disait-il
gravement : " Il paraît que ce n'est pas
agréable d'être président."

M. Van Buren est fils d'un cabaretier et
a porté la balle, ce qui lui donne un cer-
tain mérite, car il a acquis l'usage du
monde ; il est très poli avec aisance ; il a
quatre fils dont l'aîné est marié.

* *

Washington, 15 juillet.

En causant hier avec M. de la Fosse,
mon secrétaire de légation, il m'a dit avoir
lu une lettre bien singulière de Chateau-
briand, tout entière de sa main, signée et
adressée à M. de Talleyrand alors au
Congrès de Vienne, écrite par conséquent
entre le mois d'octobre 1814 et le mois de
mars 1815. Dans cette lettre assez longue,
le grand génie se plaint de la marche du
gouvernement, mais surtout de l'ingrati-
tude de ce gouvernement à son égard, et
annonce l'intention d'entrer au service
d'une puissance étrangère comme diplo-
mate, pensant que ce moyen lui réussira
le mieux pour faire fortune. A cette
lettre était jointe la réponse de M. Talley-
rand, très courte, écrite de sa main, plu-
tôt un simple accusé de réception, ne fai-
sant pas mention du projet de désertion
annoncé. C'était en 1835 que M. de la
Fosse a rencontré ces lettres, en lisant la
correspondance du Congrès de Vienne, à
l'époque où il était employé au ministère
des affaires étrangères. Il trouva cette lettre de
M. Chateaubriand si extraordinaire qu'a-
près l'avoir lue, il la montra à un ou deux
de ses collègues, et la porta à M. de Viel-
Castel qui en fut très frappé et qui igno-
rait son existence. C'était M. de Viel-
Castel qui avait la garde du carton dans
lequel elle était, et quelques jours après,
M. de la Fosse continuant la lecture des
pièces contenues dans ce carton, recher-
cha la lettre pour la relire, mais elle avait
disparu. Il supposa alors et pense encore
aujourd'hui que M. de Viel-Castel, qui
avait des relations avec M. de Chateau-
briand, lui aura rendu cette lettre.

* *

Washington, 17 juillet 1840.

Plus je vois l'Amérique, plus je me
mêle aux Américains, plus je trouve diffi-
cile de les juger à cause de la variété des
types. L'Américain du Nord est très
différent de celui du Sud ; j'entends ici
seulement le Nord et le Midi des États-
Unis. L'Américain du Nord, celui qu'on
appelle Yankee, est le type anglais, au-
quel se joint la finesse et l'habileté du
juif ; c'est ce mélange de la fierté, de la
froideur, de la raideur britanniques avec
l'astuce hébraïque qui fait du yankee un
être à part. Les yankees sont Anglais
dans l'âme malgré le mépris que ceux-ci
professent pour eux. C'est en Angleterre
qu'ils vont puiser leurs mœurs, leurs
goûts, leurs modes, leurs habitudes, et
jusqu'à leur antipathie pour la France et
les Français. Les yankees, beaucoup
plus civilisés que leurs compatriotes du
Sud, admettraient volontiers une aristocra-
tie, et dans tous les genres de supériorité